4e ANNÉE, N° 147. — SAMEDI, 24 FÉVRIER 1849.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, *A Galata.*

Dans les Villes du Littoral, l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Paris, chez *M. Chateauneuf aîné*, rue Richer, N. 6.

A Marseille, chez Mme veuve *Camoin et Cie.*

A Londres, chez *MM. James Covie et Son*, Foreign Newspaper Office, 8, St Ann's Lane, general Post-Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople ...... un an, 8 colonat
" 6 mois, 4 "
Provinces et Etranger un an, 9 "
" 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne............ 5 piastres de 6.-8

Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

AVIS.

Les souscripteurs au Journal de Constantinople *dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi de cette feuille.*

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 24 Février.

Dans notre numéro du 19 janvier, nous avons reproduit et analysé un article du du *National* d'Athènes, relatif à une note des trois puissances protectrices, qui aurait été remise naguère au cabinet hellénique, et dans laquelle il aurait été question de mesures à prendre pour la répression du brigandage sur les points les plus limitrophes et les plus vulnérables des deux pays. Notre langage a été ce qu'il devait être, dans cette circonstance, et en combattant les erreurs et les tendances de la feuille hellénique, nous croyons ne pas nous être écartés, le moins du monde, de la ligne des convenances et des égards qu'on se doit entre confrères. Nous n'avons ni injurié, ni calomnié la Grèce, ainsi que nous le reproche le *National*; nous avons purement et simplement dit vrai. Or, nous savons que la vérité n'est pas toujours du goût de nos voisins, lorsqu'elle n'est pas d'accord avec leurs intérêts, avec leurs incompréhensibles idées de conquête et d'agrandissement. Qu'on relise notre article, et nous consentons à faire amende honorable, si l'on y trouve une ligne, un mot qui porte atteinte à l'honneur du peuple grec. Bien au contraire, distinguant les hommes sages des brouillons, nous disions, en finissant, que la Grèce, c'est-à-dire la partie la plus sage et la plus nombreuse de la nation, savait que ce n'est pas de l'accroissement de territoire demandé par le *National* et consorts, mais de la prospérité de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, que sortirait le bien-être du royaume des Hellènes, et que leurs intérêts recevraient toujours une heureuse impulsion des bons rapports de la Grèce avec la Turquie; que les maux qui dévorent le premier de ces pays ne disparaîtraient que par l'effet de l'ordre et du travail; que partant, ce qu'il y avait de mieux à faire pour la Grèce, c'était de combattre incessamment les brouillons qu'elle renferme dans son sein, ces derniers tinssent-ils en main la carabine du brigand ou la plume du journaliste.

Nos justes observations ont été mal accueillies par le *National* qui, nous nous y attendions, nous reproche d'avoir fait une article « plein d'injures et de calomnies contre la Grèce. »

« Le langage de ce journal salarié, s'écrie-t-il, ne nous a nullement étonnés; telle est, lorsqu'il s'agit de la Grèce, la mission des journaux publiés en Turquie; et plus leurs rédacteurs nous calomnient et nous injurient, plus ils ont droit aux récompenses du gouvernement. »

Nous ignorons quelle est la mission du *National*; pour notre part, nous l'avons toujours cru ministériel; mais s'il en était autrement, nous en féliciterions le cabinet hellénique, car les intérêts de ce dernier courraient certes de grands risques, confiés aux soins et à la garde d'écrivains dont la capacité nous paraît aussi douteuse que l'éducation. On pourrait mieux salarier puisque salaire il y a.

Dans le court de son nouvel article, le *National* retombe dans les mêmes erreurs et caresse les mêmes illusions; il s'étonne surtout que nous n'ayons pas battu des mains à son factum *petit de forme et de pensée*, ainsi que nous l'avons qualifié, puis il s'étonne que contre son opinion, la nôtre s'oppose à l'extension du territoire de la Grèce, extension qui d'ailleurs serait plus funeste qu'utile à ce pays. Le *National* lui-même trouverait-il raisonnable qu'on donnât une vaste étendue de terre à cultiver, à un homme qui n'aurait pas su tirer parti d'un carré de quelques arpens? Nous ne craignons pas de le dire, la Grèce n'a pas répondu à l'attente de l'Europe, depuis sa constitution en royaume par les trois grandes Puissances protectrices. Quelles qu'en aient été les causes, la plus grande partie de son sol si fertile est restée inculte, son industrie n'a marché que par soubresauts et a fini par s'éteindre. Le pays n'a recueilli, de cet état de choses, que divisions et discordes, et à l'heure même où nous écrivons, il est le théâtre de sanglans événemens, la proie du brigandage. Mais à en croire le *National*, le brigandage doit être imputé à la rapacité des populations ottomanes des frontières, et non à l'ordre et à la discipline incomparables qui règnent dans les hordes helléniques, où l'on ne compte pas moins de 800 brigands, d'après l'aveu même des journaux les plus accrédités de la Grèce!

Nous avons plus d'une fois soutenu, sans rencontrer de contradicteurs, que la Turquie était le seul agent sérieux de la civilisation en Orient, et dans notre article du 19 janvier, nous avons reproduit cette affirmation à l'encontre des idées du *National*.

La Turquie, agent sérieux de la civilisation en Orient! Allons donc! Cela n'est pas possible. Le *National* a tout récemment fait un voyage à Salonique, et, *horresco referens!* il lui a été donné d'être témoin de l'assassinat d'un chrétien qu'il a *dénoncé au monde civilisé!* Et dites encore, que la Turquie est un agent de civilisation. Pitié, que tout cela! En Grèce au moins les choses ne se passent pas ainsi. Les assassinats et les victimes se comptent.....

Vient ensuite une histoire où Zia pacha joue, d'après le *National*, le rôle le plus convenable possible aux vues et aux assertions de cette feuille; puis, pour prouver surabondamment que la Grèce a droit à d'autres frontières, voilà encore le *National* appelant à son aide le comte Capodistria qui, d'après les paroles qu'on lui prête, évoquant les souvenirs des temps anciens et modernes, aurait demandé une Grèce des plus redoutables. Mais...... *sic fata voluère!*

Nous avons reçu de Bucharest des lettres des 9 et 11 février. Les premières sont arrivées par la poste turque et les autres par la poste de Russie.

Voici ce qu'elles contiennent de plus saillant:

« Bucharest, 9 février 1849.

« L'état intérieur du pays n'a éprouvé aucun changement; la tranquillité continue à être parfaite partout et le *statu quo* se maintient.

« Les licitations qui avaient été ordonnées pour renouveler les approvisionnemens de l'armée russe pour un temps indéfini, ont été suspendues par suite d'une nouvelle disposition, et le gouvernement local devra se borner, jusqu'à nouvel ordre, à assurer l'approvisionnement de cette armée pendant les deux mois de mars et d'avril.

« Les troupes russes, sur la demande formelle du commandant général de la Transylvanie, baron de Puchner, sont entrées dans ce pays le 2 février, au nombre de 8 à 10,000 hommes, dont la moitié, sous les ordres du général Ingelhart, a occupé Cronstadt où la garde nationale et le détachement du général autrichien Schurter étaient déjà retournés; l'autre moitié a occupé Hermanstadt.

« Les troupes autrichiennes de la Gallicie arrivaient à marches forcées et n'étaient qu'à quelques heures de Hermanstadt; ainsi on peut considérer l'insurrection hongroise comme définitivement étouffée. Toutefois les communications sont de nouveau interrompues avec Vienne, et plusieurs courriers sont successivement arrivés sans apporter ni lettres ni journaux de cette capitale.

« On croit que les troupes ottomanes seront renforcées en Valachie.

« Le général Duhamel, commissaire de l'empereur de Russie, vient d'offrir au nom de son souverain une somme de mille ducats pour être appliquée au soulagement des pauvres réfugiés transylvains.

« Le Caïmacam a souscrit personnellement dans le même but pour la somme de cent ducats.

« Le général Lüders qui était parti la semaine passée pour Ployesti et la petite Valachie, afin d'inspecter les troupes russes qui y sont stationnées, est retourné ici après une absence de cinq à six jours. »

« Cronstadt, 5 février.

« Aujourd'hui, nous avons eu un jour d'alarmes; mais avec l'aide des troupes russes nous avons échappé au danger. Les Szeklers qui avaient passé l'Olt et occupé Petersberg, se sont rencontrés avec une division russe assez forte qui fesait une reconnaissance. Cette division a tenu bon jusqu'à l'arrivée de renforts considérables. Alors toute l'artillerie russe ainsi que les troupes autrichiennes sont parties pour le champ de bataille et l'engagement a duré depuis le matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi.

« Les Szeklers qui occupaient une bonne position ont été débordés de toutes parts et ont repassé l'Olt derrière Iberman en détruisant le pont. Leur perte doit avoir été considérable, attendu que les nôtres en avançant ont trouvé la route jonchée de cadavres et la neige rougie de sang.

« Nous avons perdu six hommes dont deux officiers, le lieutenant russe Kulita, et le lieutenant-colonel Sial du premier régiment de grenadiers valaques, un sous-officier d'artillerie russe et un caporal du premier régiment valaque.

« Les Szeklers, étaient deux fois plus nombreux que nous et les Russes.

« Une division de Szeklers qui a passé l'Olt à Ibildberg a imposé aux communes de Helzdorf une contribution de deux mille sacs de pain, et elle continue sa marche sur Hermanstadt; mais ayant appris en route la défaite de leurs, ils sont retournés dans leur pays. »

« Hermanstadt, 5 février.

« Hier, l'armée autrichienne a battu les Hongrois à Stolzenberg. Le corps du général Behm est totalement dispersé; 12 canons, une quantité de munitions, la caisse, les bagages, les équipages du chef, plusieurs lettres de Kossuth et un grand nombre de prisonniers sont tombés entre nos mains. Notre armée, digne de tous éloges, a chèrement payé cette victoire par le sang d'une multitude de braves qui sont tombés victimes de leur fidélité à la cause de leur souverain.

« Les troupes russes sous le commandement du colonel Skariatin, aide-de-camp de l'empereur, sont entrées à Hermanstadt pendant la bataille. Elles ont tout de suite pris une forte position devant la ville, vers Salzbourg et lancé sur le flanc de l'ennemi un régiment de cosaques qui a exécuté plusieurs charges avec vigueur et succès. Les troupes russes ont été reçues avec la plus grande joie par les habitans, qui les regardent comme des sauveurs. »

Nous avons également reçu de Bucharest, sous la date du 13 février, la lettre suivante relative à l'entrée des Russes dans la Transylvanie:

« Voici quelques détails que j'ai appris en dernier lieu sur ce qui a précédé l'entrée des Russes en Transylvanie. Les difficultés de la position du général Puchner avaient surtout augmenté, depuis que le corps du général Behm, battu le 21 janvier à Stolzenberg, se replia sur Salzbourg et attira à lui de nouvelles bandes de rebelles venant du côté de la Hongrie et du Banat. Les communications du général Puchner avec le quartier-général du prince Windischgraez et avec Vienne se trouvant ainsi coupées, il lui fut ôté même la possibilité de demander ses instructions pour le cas embarrassant où il se trouvait. Le nombre de ses troupes ne pouvait suffire pour les opérations stratégiques en rase campagne, et en même temps pour les garnisons des deux villes de Hermanstadt et Kronstadt, situées sur l'extrême frontière et dans des positions difficiles à tenir, en elles-mêmes. Comme il importait avant tout au général Puchner de poursuivre ses opérations, il ne voulut pas prendre sur lui de refuser un secours qui avait été offert pour une pareille éventualité, aux populations de ces villes. Il convoqua donc un conseil de guerre qui, en l'absence de toutes instructions, prit de son chef la résolution de demander, pour le temps de la plus urgente nécessité, la sauvegarde offerte aux deux villes contre des ennemis dont les procédés féroces et barbares étaient aussi d'une nature tout-à-fait exceptionnelle. Les troupes autrichiennes, d'ailleurs, continueraient à elles-seules à combattre l'insurrection dans le pays. Effectivement, dans la bataille qui a été livrée le 4 à Salzbourg, la victoire a été remportée par les Autrichiens sans la moindre participation des soldats russes qui étaient venus couvrir la ville de Hermanstadt. »

On lit dans les journaux de Bucharest:

« PUBLICATION OFFICIELLE.

« S. Exc. Fuad efendi, commissaire impérial dans les principautés danubiennes, a transmis à S. Exc. M. le Caïmacam la lettre visirielle dont suit la traduction, en réponse à l'adresse de remercîments que le corps des Boyards a remis à S. Exc. pour être déposée aux pieds du trône de S. M. I. S. Exc. le commissaire de la S. Porte a chargé S. Exc. M. le Caïmacam de communiquer à MM. les Boyards, signataires de l'adresse précitée, le contenu de cette lettre visirielle et de leur exprimer en même temps ses sentimens de reconnaissance pour la lettre qu'ils lui ont adressée lorsqu'ils lui ont remis l'adresse sus-mentionnée. »

Traduction d'une lettre Visirielle adressée à S. Exc. le Caïmacam de la part de S. A. le Grand-Vézir.

« L'adresse de tous les Boyards de la Valachie qui m'a été transmise par S. Exc. le commissaire impérial Fuad efendi, afin d'être déposée aux pieds du trône de S. M. I. pour Lui exprimer leur profonde reconnaissance de la haute sollicitude qu'Elle a daigné apporter au rétablissement du bon ordre et de la tranquillité publique en Valachie, qui est une des provinces de l'Empire, ayant été mise sous les yeux de S. M. qui a pris connaissance des sentimens de gratitude et de soumission qu'elle exprime. S. M. a daigné en témoigner toute Sa Haute Satisfaction. (Que Dieu prolonge Ses jours précieux et la maintienne dans une infinie prospérité).

« Le principal objet de la bienveillante et constante sollicitude de notre Très-Puissant, Très-Bienfaisant et légitime Empereur est d'accroître le bien-être de la Valachie et de ses fidèles habitans comme de toutes les provinces de son Empire. S. M. regarde comme indispensable le bien-être de tous ses sujets sous tous les rapports, tout autant que V. Exc. et les Boyards susmentionnés qui avez apprécié cette haute et Souveraine volonté, et qui avez démontré votre soumission à l'Empire, vous vous efforcerez de persévérer dans votre fidélité et votre soumission. La sollicitude impériale qui vous a été manifestée à l'occasion des circonstances actuelles, en est une preuve trop éclatante pour qu'il ne devienne pas tout à fait superflu de nous étendre davantage à ce sujet.

« C'est afin de vous annoncer que les sentimens de gratitude que vous avez tous exprimés dans votre adresse, ont donné à S. M. la plus vive satisfaction, que j'écris et que je vous envoie cette lettre amicale. S. M. espère en conséquence que vous vous efforcerez tous, aussi pour l'avenir, par de bons services et des actions louables conformes à vos devoirs de fidélité et de soumission, d'attirer de plus en plus sur vous la faveur impériale.

« Constantinople, le 27 décembre, 1848.

« (Signé) Réchid. »

Bucharest, 24 *janvier.* — « S. Exc. le général en chef Luders est rentré aujourd'hui de l'inspection qu'Elle était allé faire des troupes cantonnées dans les montagnes. »

« A l'occasion de la solennité dite Mevloud, anniversaire de la naissance du prophète et une des grandes fêtes musulmanes, il y a eu le 25 du courant, une grande cérémonie religieuse au palais de S. Exc. Fuad éfendi qui a reçu les félicitations des autorités militaires, de S. Exc M. le Caïmacam, de MM. les ministres et de différentes autres personnes. A midi, une salve d'artillerie de 101 coups de canon a été tirée de la caserne occupée par une partie de l'armée impériale ottomane. »

Note adressée par S. Exc. M. le général Duhamel, commissaire I. dans les principautés Danubiennes, à S. Excellence M. le Caïmacam, en date du 25 janvier 1849 No. 153.

« Monsieur,

« Je me suis fait un devoir de soumettre au

FEUILLETON.

LE PORTEFEUILLE D'UN ÉMIGRÉ.

LA QUAKERESSE.

(Suite.)

VI.

Après l'explication tragi-comique qui venait d'avoir lieu, nous n'avions plus de motif pour prolonger notre visite matinale à la petite maison de Roses-House. Nous reprîmes donc la route du camp. Je n'essayerai pas de rapporter toutes les plaisanteries dont Vernon me régala pendant le trajet. Forcé de reconnaître en cette occasion l'innocence de Polly, il n'en était que plus aigre dans l'appréciation générale de son caractère, et il mettait un acharnement réel à lui trouver des défauts et des travers. Il fallait, disait-il, que la petite quakeresse fut bien rouée pour avoir pu jouer avec tant de naturel la confusion et la terreur, lorsque j'avais fait mine d'ouvrir la porte de sa chambre. Tant d'artifice pouvait-il se concilier avec la simplicité et la candeur qui se lisaient sur son visage? Le moment était-il bien choisi pour une scène d'espièglerie et de malice, et prenait-elle bien son temps, quand son bonheur était en jeu, pour s'égayer aux dépens de deux officiers du roi? De tous ces griefs, Vernon concluait que si cette fois la vertu de Polly n'avait pas souffert d'égratignure, sa conduite antérieure ne pouvait être que fort suspecte, puisqu'elle s'était rencontrée pour la conception et la préparation d'un coup de théâtre avec M. Caron de Beaumarchais, l'homme le moins naïf du monde, comme chacun sait. Autant Vernon s'attachait à déprécier Polly, autant il exaltait le mérite de Mme de Briars. La marquise assurément ne pouvait lutter de fraîcheur et de grâce enfantine avec la fille de M. Harrison, mais sa beauté plus sévère brillait du plus éblouissant éclat.

Le feu de ses grands yeux noirs, les voluptueuses promesses de ses lèvres charnues et rubicondes, l'opulence de sa taille, la résolution de son port de tête, la facilité tant soit peu provocante de son geste, de sa démarche, de son attitude; tous ces avantages de la femme de trente ans avaient séduit Vernon, en allumant son imagination plus ardente que délicate. Il s'extasiait surtout sur l'intrépidité aventureuse de cette victime de l'amour qui n'avait pas craint d'affronter toutes les fureurs de l'Océan, pour venir chercher au milieu d'une armée l'ingrat qui l'avait trahie. Cet acte de vigueur lui semblait comparable aux plus beaux exploits des héroïnes de l'antiquité. Le dévouement d'Artémise, d'Aria, d'Eponine, ne lui paraissait pas plus méritoire que le sacrifice de Mme de Briars; car, disait-il, ces femmes illustres n'ignoraient point qu'elles posaient pour la postérité tandis que Mme de Briars ne pouvait espérer tout au plus qu'une épigramme du *Mercure*. Vernon, esprit mobile, mais enthousiaste à sa manière, était homme à parcourir en un jour toutes les phases de la passion; habitué à plaisanter de tout et à propos de tout, il lui arrivait souvent de jouer avec son cœur et de perdre la partie; et cette fois je crus voir poindre, à travers l'exagération affectée de son panégyrique les premières lueurs d'un amour sérieux pour la marquise.

— Eh pardieu! mon cher, lui dis-je, puisque Mme de Briars est si fort à ton gré, qui t'empêche de lui faire ta cour?

— Si j'étais certain de ne point te chagriner... répondit-il avec une hésitation hypocrite.

— Au diable! m'écriai-je, si tu réussis, comme je n'ai garde d'en douter, ce sera le plus signalé service que tu m'aies rendu de ta vie.

— Ma foi, j'y songerai, mais, éprise comme elle paraît l'être de toi, la marquise me fait l'effet d'une citadelle inexpugnable.

— Bah! toutes les citadelles ont quelque poterne ouverte à la surprise. La poterne de Mme de Briars est le mariage...

— Assez, Senoé, ou je me fâcherai, s'écria Vernon d'un ton plaisamment tragique; je préfère l'assaut le plus meurtrier à une surprise de ce genre. J'espère néanmoins, ajouta-t-il, en aiguisant avec fatuité la pointe de sa moustache, que Mme de Briars me dispensera de recourir à une extrémité aussi héroïque.

Tout en devisant de la sorte, nous arrivâmes au camp. A notre grande surprise nous y trouvâmes tout en désarroi. Les officiers couraient çà et là d'un air affairé en distribuant des ordres; les soldats entassaient les bagages sur des chariots, ou arrachaient précipitamment les piquets des tentes; M. de Bois-d'Almy était fidèlement resté au poste que je lui avais confié; je lui demandai la cause de tout ce mouvement. Il m'apprit que quelques momens après notre départ on avait reçu la nouvelle qu'un corps d'armée anglais, beaucoup plus nombreux que le nôtre, s'avançait sur nous à marches forcées, et que l'officier général qui nous commandait avait pris le parti de se replier sur la division du général Henry Lee. Notre mouvement de retraite devait commencer vers le milieu de la nuit.

Cette nouvelle, à laquelle je devais pourtant m'attendre tous les jours, me surprit comme un coup de foudre. Il fallait me séparer de Polly: telle fut la première pensée qui me vint à l'esprit; je ne saurais dire le mal qu'elle me causa. Un autre souci vint encore accroître mon désespoir. Pouvais-je m'éloigner de Polly, et pour toujours peut-être, en lui laissant pour adieu le souvenir de la scène où j'avais joué un rôle si odieux et si ridicule? Non, je ne pouvois partir ainsi, sans la revoir une fois encore, sans avoir obtenu d'elle mon pardon... un regret... une larme peut-être, sans lui avoir juré un amour sans bornes comme sans fin. Une crainte me retenait, cependant; peut-être rencontrerais-je encore à Roses-House Mme de Briars; or, la perspective d'une entrevue à laquelle la marquise assisterait en tiers était bien de nature à me causer quelque hésitation. Comment sortir de cette difficulté? Quelle résolution prendre, à quel parti m'arrêter? Après y avoir inutilement réfléchi, j'eus recours cette fois encore à l'imagination inventive de Vernon. Je lui confiai mon projet et mon embarras.

— N'est-ce que cela? me dit-il. Donne-moi carte blanche, et je te promets d'occuper si bien l'adorable marquise, qu'elle ne songera point à troubler ton tête-à-tête avec ta quakeresse.

Je m'empressai, comme on l'imagine, de donner à Vernon les pleins pouvoirs qu'il exigeait.

— Seulement, ajouta-t-il en forme de conclusion, il sera nécessaire que je te devance à Roses-House; autrement, je ne réponds pas du succès.

Cette seconde condition ne me coûtait pas plus à accorder que la première, d'autant mieux que le service dont j'étais chargé devait me retenir au camp jusqu'à l'entrée de la nuit.

Avec quelle fiévreuse impatience j'attendis le moment doux et cruel qui allait me rapprocher pour la dernière fois de Polly. C'est pendant les heures pesantes de cette interminable journée que je mesurai enfin toute la profondeur de la passion que cette adorable fille m'avait inspirée. Jusque là, je l'avais aimée tout naturellement, sans secousses, sans déchiremens, presque sans désirs; j'avais vécu près d'elle sans réflexion, sans prévoyance, au jour le jour; je n'avais jamais songé que ces relations si bonnes et si heureuses auraient infailliblement un terme, mais l'heure venue où elles devaient se rompre, je ne pouvais envisager sans effroi le vide qui allait se creuser dans mon existence. Alors mille projets bizarres venaient assaillir mon esprit. Tantôt je pensais à abandonner la carrière des armes et à retourner en France avec Polly devenue ma femme. Tantôt, craignant que M. Harrison ne refusât de se séparer de sa fille, je me déterminais à réaliser ma fortune et à m'établir moi-même en Amérique. Puis, quand la raison prenait le dessus sur la passion, je renonçais brusquement à ces projets romanesques, et je maudissais le destin qui avait placé entre Polly et moi une barrière infranchissable.

Enfin la nuit arriva, et je recouvrai ma liberté. L'armée devait partir dans quelques heures; je me hâtai de prendre la route de Roses-House, où Vernon m'avait devancé, conformément à nos conventions. Je marchais rapidement, malgré l'obscurité, j'apercevais les platanes qui ombrageaient la maison de M. Harrison, lorsqu'en passant derrière une charmille, j'entendis, à deux pas de moi, de bruyants éclats de rire entrecoupés de joyeuses exclamations, où mon nom et celui de Polly revenaient à intervalles mesurés, comme une ritournelle de romance. Je reconnus la voix de Vernon; curieux de savoir ce qu'il faisait en pareil lieu et à pareille heure, je m'approchai sur la pointe du pied; j'écartai les broussailles avec précaution et je regardai. C'était Vernon en effet; le drôle riait à plein gosier en se roulant sur l'herbe; près de lui était assise sur un petit tertre de gazon, la marquise de Briars. Elle avait quitté son uniforme de chevau-léger pour un costume complet de quakeresse, et cette virginale toilette contrastait singulièrement, il faut le dire, avec sa physionomie égrillarde.

— En vérité, s'écria Vernon entre deux éclats de rire, vous êtes sûre qu'il y avait un homme chez la petite Polly?

— Un homme superbe, répondit la marquise, blond, trente ans, cinq pieds six pouces, un amoureux de duchesse.

— Ravissant!... divin!... j'étouffe!... dit Vernon. Et ce pauvre Senoé... qui, ce matin, était tout penaud... Ah! ah! ah! j'en rirai toute ma vie!

Un nouvel accès de joyeuse humeur coupa la parole à Vernon; la marquise riait aussi de tout son cœur, quoique avec moins d'éclat et de scandale.

En entendant cette révélation inattendue, je sentis un froid glacial me serrer le cœur: mes mains se crispèrent avec force autour des branches épineuses du buisson; j'avançai la tête et je prêtai l'oreille avec une anxiété horrible; j'avais soif de nouveaux détails, et par une étrange contradiction, j'aurais donné ma vie pour ne pas les apprendre.

— Mais, racontez-moi donc, marquise, dit Vernon, lorsqu'il eut retrouvé la parole, comment vous avez éventé cette intrigue.

— D'une façon assez bizarre, répondit Mme de Briars. A peine débarquée, je m'étais mise en quête de M. Senoé. Grâce à l'uniforme que j'avais eu la précaution de revêtir, je pus facilement passer à travers les avant-postes de l'armée. Hier, j'arrivai à la tombée de la nuit aux environs de votre camp; je savais y trouver les dragons de Brévannes. Je rencontrai, dans la campagne, un soldat que j'interrogeai; il m'apprit que le vicomte de Senoé passait toutes ses soirées dans en une petite maison habitée par un vieux quaker. La jalousie me prit, je me fis indiquer la maisonnette en question et je passai le reste du jour à faire le guet dans les environs. Je comptais arrêter Senoé au passage et lui reprocher hautement sa perfidie. Le hasard voulut qu'il ne vint pas ce soir-là. Après une longue attente, ne me souciant pas de passer la nuit à la belle étoile, j'allais me retirer pour chercher un gîte dans quelque chaumière du voisinage, lorsque, ayant par hasard tourné les yeux vers la maison du quaker, je vis une fenêtre s'ouvrir discrètement et un homme se pencher au dehors en regardant de tous côtés avec inquiétude. Cet examen terminé, l'homme enjamba l'appui de la fenêtre et se mit en devoir de descendre dans le jardin en se cramponnant des pieds et de mains aux espaliers qui tapissaient la muraille. Effrayée